

FRANCIS VAN DE WOESTYNE

Latifa Ibn Ziaten

“Mon fils est mort debout, pour la France”

Bio express

1960 Naissance à Tétouan (Maroc), le 1^{er} janvier.

1978 Arrivée en France.

2012 Son fils, Imad, sous-officier du 1^{er} régiment du train parachutiste de Francazal est assassiné par Mohamed Merah.

Imad Face à ce drame, pour perpétuer la mémoire de son fils, elle fonde, avec son mari, l'association "Imad pour la jeunesse et la paix", une réponse de fraternité aux attentats terroristes.

Une leçon de courage

Le 11 mars 2012, vers 16 h 26, Imad Ibn Ziaten, un sous-officier du 1^{er} Régiment du train parachutiste, basé à Francazal, a rendez-vous sur un parking situé à proximité d'un gymnase de la cité de l'Hers, à Toulouse, avec un homme, Mohamed Merah, qui prétend vouloir lui acheter sa moto. Cette rencontre est enregistrée par la caméra GoPro que Merah porte à cette occasion. Après s'être assuré que le vendeur est bien un militaire, Merah sort une arme et crie: *“Mets-toi à plat ventre! Je ne rigole pas, mets-toi à plat ventre.”* Le soldat refuse: *“Tu ranges ça tout de suite! Je ne me mettrai pas à plat ventre. Tu dégages. Je ne me mettrai pas à plat ventre, je reste. Tu vas tirer? Vas-y, ben, tire!”* Il est assassiné d'une balle de 11,43 mm dans la tête, tirée à bout portant. Le meurtrier part, revient pour récupérer une douille et lance à sa victime: *“C'est ça l'islam mon frère: tu tues mes frères, moi je te tue.”* Imad Ibn Ziaten sera la première victime de Mohamed Merah dont l'expédition meurtrière fera au total sept victimes, dont trois enfants juifs. En souvenir d'Imad, ses parents ont créé l'association "Imad, pour la paix et la jeunesse".

Décembre 2018. Le rendez-vous avec

Latifa Ibn Ziaten, la mère d'Imad, a été fixé à Paris, dans les salons d'une mairie. Elle arrive, accompagnée de son assistante et d'un officier de sécurité qui ne la quitte jamais. Elle a reçu des menaces. Son combat dérange dans les milieux islamistes. Ailleurs, il force le respect. Elle est concentrée. Lorsqu'elle commence son récit, on est frappé par la force et le charisme qui se dégagent de cette femme, contrainte par son père de quitter l'école à 11 ans. Rien ne la prédestinait à devenir la porte-parole d'une association qui veut

favoriser l'intégration, le respect mutuel. Infatigable, elle court les routes de France, d'Europe, du Maghreb. Aux parents, elle répète: n'abandonnez pas vos enfants à la rue. Aux élus: brisez les cités ghettos, favorisez la mixité. Aux jeunes: rallumez le moteur qui est en vous, et allez travailler. Souvent, à l'évocation d'Imad, les larmes coulent en silence mais la voix reste digne. C'est dans ce chagrin indicible qu'elle a puisé sa force. Une leçon de courage, d'humilité, de sagesse.

V.d.W.

Dans quelle famille avez-vous grandi ?

Je suis née à Tétouan, au Maroc. Mon père était militaire. Ma mère ne travaillait pas. Ensuite, mes parents se sont séparés. À l'époque, c'était "honteux". Ma mère a donc dû quitter le Maroc pour l'Espagne. C'est là que j'ai grandi jusqu'à l'âge de neuf ans. Là, ma mère s'est remariée. Ils ont eu un enfant. Tout se passait bien jusqu'à ce que ma mère, à nouveau enceinte, tombe malade et meure, la veille de Noël. Ces fêtes me rappellent de mauvais souvenirs. Mon père a voulu récupérer ses enfants. Nous sommes retournés au Maroc mais la vie avec la nouvelle femme de mon père était très dure: je suis devenue la bonne de ma belle-mère. Insupportable. Mon père nous interdisait d'aller à l'école alors que j'habitais en face de l'école. À dix ans et demi, j'ai quitté cette famille et j'ai rejoint ma grand-mère, une femme extraordinaire qui nous a transmis ses valeurs: le respect, la politesse, le travail.

Vous lui ressemblez ?

Je ressemble à ma grand-mère, ma mère et ma tante, la sœur de mon père. J'ai été vaccinée par ces trois femmes. Grâce à ma tante, je suis entrée dans une école coranique; c'est grâce à elle que j'ai pu apprendre à parler l'arabe correctement. À 16 ans, coup de foudre, je rencontre l'homme de ma vie, qui était fonctionnaire SNCF à Rouen. Il était en vacances au Maroc. Un homme sérieux, loyal. Il est revenu six mois plus tard et nous nous sommes mariés. Mon mari est reparti à Rouen, mais moi, en attendant les formalités, j'ai dû vivre dans sa famille au Maroc. C'était compliqué: elle était stricte et fermée. Je n'ai pas pu sortir pendant six mois. Puis, quand j'ai eu les papiers et quand ils ont estimé que j'étais capable de m'occuper de leur fils, j'ai pu partir. Mais avant, je suis allée dire au revoir à ma grand-mère. J'ai beaucoup pleuré. Je savais que je ne la reverrais pas. Je ne parlais pas le français. Elle m'a dit: *"Tu aimes ton mari, tu vas aimer ce pays. Sache une chose: regarde toujours dans les yeux de l'autre. Les gens viendront vers toi. N'oublie jamais cela."*

Comment s'est déroulée votre intégration en France ?

Dure au départ: l'appartement était petit, je ne comprenais pas les gens, j'utilisais les gestes. Mais j'avais cette confiance en moi et j'ai créé des liens. Une dame m'a appris le français, un monsieur m'a appris à rouler à vélo. Je devais tout apprendre: prendre le bus, gérer mon porte-monnaie. Un jour, mon mari m'avait donné de l'argent. J'ai acheté un manteau de fourrure. Je ne savais pas. Je me débrouillais mais je ne savais ni lire ni écrire. C'était un vrai handicap. En face, il y avait un Centre social. Je n'osais pas y entrer. Finalement j'y suis allée, il y avait des Portugais, des Espagnols, des Algériens, des Marocains. Pendant deux ans, j'ai appris à lire, à écrire, mais aussi la couture, la cuisine, les valeurs françaises, la décoration des tables de Noël...

Quel a été votre premier emploi ?

J'ai commencé dans une société de nettoyage. En réalité, en vertu de la nouvelle loi Pasqua, je n'avais pas le droit de travailler. Je l'ignorais et mon patron aussi. Après six mois, il y a eu un contrôle. Le patron a été condamné à une amende. Je lui ai proposé de la payer. Cet homme a été touché par ma loyauté et mon honnêteté. Il a payé les amendes et m'a engagée en bonne et due forme. J'avais enfin mon permis de travail. Après, j'ai travaillé dans une usine puis j'ai fait des marchés. Puis dans une crèche, dans une école. Enfin, je suis devenue standardiste au Musée des beaux-arts de Rouen.

Vous avez eu le temps d'avoir et d'élever cinq enfants.

C'était mon rêve. Le plus important dans ma vie a toujours été de donner à mes enfants ce qui m'a manqué, qu'ils réussissent, qu'ils trouvent du travail. Je leur ai transmis deux valeurs: d'abord, celles de leurs origines, d'où je viens, qui je suis, comment j'ai grandi, quelle est ma religion. Ensuite, où j'ai grandi: les valeurs françaises, les fêtes, les traditions. Le Maroc est ma mère, la France, mon père...

Pouvez-vous expliquer ?

On aime ses deux parents de la même manière. La France, mon père, m'a ouvert ses bras et m'a donné la chance de réussir. Le Maroc, c'est le pays où je suis née, c'est ma mère. J'aime les deux. Je ne peux pas me séparer ni de l'un ni de l'autre. Je me suis battue, j'ai travaillé pour payer de bonnes études à mes enfants, pour qu'ils puissent partir en vacances: ils n'ont manqué de rien.

Parlez-moi de vos cinq enfants...

Ils ont tous un métier. Je les aime tous, de tout cœur. Ils sont ma chair et mon sang. Chaque enfant a quelque chose de différent. Mais Imad, le quatrième, avait quelque chose de plus. Quand on se regardait, on se comprenait. Je n'ai aucun souvenir de cri. Jamais il ne m'a blessée... Il était tout pour moi... Il a fait un Bac + 4, il a voulu s'engager à l'armée. Je ne voulais pas. Mais je ne pouvais pas lui interdire. *"Maman, s'il te plaît, laisse-moi, c'est mon chemin. T'inquiète, je ne ferai pas la guerre, je ne serai pas loin de toi."* J'ai accepté. Mais c'était dur. Comment aurais-je pu l'empêcher de servir la République, le pays où il est né? C'était une fierté pour nous tous.

Petit, Imad ne vous quittait jamais...

Quand je parlais faire des courses, je devais me cacher parce qu'Imad avait du mal à se séparer de moi. Plus tard, on est parti à deux, mère et fils, en Espagne, au Maroc. On lui demandait: *"C'est votre femme?"* Il di-

sait: *"Ça va pas, non? C'est ma mère!"* Tout le monde l'aimait, il avait le cœur sur la main. Il ne se plaignait jamais. Après sa dernière mission, il avait envie de se reposer, il est parti en Thaïlande. Je lui ai dit: *"Tu as de la chance, tu voyages."* *"Toi aussi, tu veux voyager maman?"* Il a décidé de nous offrir un voyage en Turquie. Avant notre départ, il a reçu, par erreur, deux contrats d'assurance-vie: *"C'est curieux, me dit-il, on dirait que je vais mourir deux fois..."* *"Tais-toi, Imad."* Il m'a raconté sa dernière mission entre le Tchad et la Libye. Ils avaient vu des morts, Imad me disait: *"La mort, ce n'est rien. Elle nous suit partout. Maman, s'il m'arrive quelque chose en mission, je sais que tu es forte, que tu me ramèneras, même si je suis en morceaux. S'il m'arrive quelque chose, enterre-moi chez toi, au Maroc."* Je lui ai dit: *"Prends tes baskets et sors!"* Je voulais qu'il se taise. Et j'ai pleuré, pleuré, alors qu'il était encore en vie. Nous sommes partis en Turquie. Je n'étais pas bien, j'avais en permanence une boule dans le ventre. Dans un musée, j'ai fait une prière. Je n'ai dit qu'une chose: *"Dieu, protège Imad."* C'est la seule phrase qui est sortie de ma bouche. Je ne sais pas pourquoi. À cet instant-là, il mourait. Quand je suis rentrée à l'hôtel, j'ai reçu un coup de fil de mon autre fils, Hatim. *"Maman, tu dois rentrer d'urgence."* Il ne m'a rien dit de plus. J'ai appelé mes autres enfants. Personne ne répondait. Finalement, mon quatrième garçon m'a dit: *"Imad a été assassiné."* Je n'oublierai jamais cet instant, j'ai tremblé, j'ai crié, j'avais froid. J'ai demandé au guide de me trouver d'urgence un vol. Nous sommes rentrés à Rouen. J'étais persuadée qu'Imad était encore en vie.

Le lendemain, vous avez pris la route de Toulouse où vous étiez convoquée par la police. L'entrevue ne s'est pas bien passée...

Je ne sais pas si l'agent qui nous a reçus a un cœur, une famille. Comment a-t-il pu nous recevoir comme cela ? Il disait qu'Imad était un voyou, un délinquant, il a sali sa mémoire. Il m'a même demandé si ce n'était pas un de ses frères qui l'avait tué ! Pourquoi, pourquoi ? La seule chose que je voulais, c'était voir mon fils, aller à la morgue. Mais on m'a empêchée de le voir, j'ai dû attendre le lendemain. Quand je suis arrivée, l'infirmière m'a retenue par le bras avant que je n'entre : *"Je vous préviens, votre fils a été autopsié."* J'ai crié : de quel droit ont-ils touché au corps de mon fils ? J'ai rappelé le commissaire qui m'avait interrogé la veille. Il m'a répondu : *"C'est la procédure."* J'ai crié. Il m'a menacée : *"Si vous continuez, je vais me déplacer pour vous calmer."* Je ne pouvais pas entrer dans la chambre. J'ai attendu une demi-heure. J'y suis allée : on aurait dit qu'il dormait. J'ai pris sa main, elle était douce, je lui ai dit : *"Je te promets que je trouverai l'assassin."* Les balles l'avaient atteint à la tête et on avait ouvert son ventre ! Cette image, encore aujourd'hui, me poursuit dans mes rêves. Je ne comprends pas cette autopsie. Imad, c'est ce que j'avais de plus cher. Et aujourd'hui, il n'est plus là.

Pendant ces heures sombres, un homme vous a beaucoup aidée : le roi du Maroc, Mohamed VI.

Je n'oublierai jamais. Il m'a donné le courage, la force, la patience, l'apaisement. Il m'a tout donné. J'ai été contactée par un journaliste marocain qui m'a demandé de raconter ce calvaire. Je ne savais pas que je passais directement à la radio. J'ai dit *"Le Maroc m'a oubliée"*. *"Non ! a dit le journaliste, le Maroc n'oublie jamais ses enfants."* Une comédienne marocaine m'a entendue, a appelé la radio pour obtenir mon téléphone. Elle m'a dit qu'elle allait contacter le Palais royal. Et ils ont tout organisé, tout payé. Mon fils est reparti comme une colombe. Puis sa majesté Mohamed VI m'a appelée. Je n'oublierai jamais ses paroles. Chaque matin, quand je fais ma prière, je pense au Roi.

Après l'enterrement, vous avez décidé d'aller voir là où votre fils était tombé...

Je pensais qu'il m'avait laissé quelque chose. Partout où il allait, il m'envoyait des textos. Je voulais d'abord voir où mon fils avait été assassiné. Même le sang n'était pas nettoyé. Je me suis mise à genoux, j'ai dit à Imad : *"Ta vie s'est arrêtée là, mon fils, mais pas la mienne. J'irai jusqu'au bout."* J'ai alors décidé d'aller dans le quartier où Mohamed Merah habitait. Il fallait que je sache. Je n'avais pas peur. J'ai rencontré un groupe de jeunes. Je leur ai demandé où habitait Mohamed Merah. Un jeune m'a dit : *"Vous ne regardez pas la télé ? Mohamed est un martyr, un héros de l'islam, il a mis la France à genoux..."* Comment un jeune pouvait-il dire cela ? Je les ai regardés et je leur ai dit que j'étais la mère d'Imad, le premier soldat tué par Mohamed Merah. J'ai cru que ma vie allait s'arrêter là. Ils m'ont regardée, gênés. Le jeune m'a pris la main et m'a dit : *"On est désolés, Madame, vous avez du courage. Nous, ici, on n'est pas gentils, la République nous a oubliés, la société ne veut pas de nous. Nous sommes comme des rats enragés. On n'est plus rien, personne ne veut de nous. Pourtant, nous sommes nés ici, nous sommes français. Même ma mère ne m'aime pas, elle espère que je ne rentrerai pas."* Je leur ai demandé s'ils avaient donné quelque chose à la France. Je leur ai dit que la République ne les oublierait pas s'ils se prenaient en main, s'ils faisaient quelque chose, s'ils cherchaient un travail. Ce jeune m'a dit : *"Moi, j'ai 25 ans, mais je suis déjà mort. Vous ne pouvez plus rien faire pour moi mais bien pour mes petits frères."*

Vous vous êtes battue pour que l'on reconnaisse que votre fils, militaire, soit reconnu "mort pour la France".

Je voulais en effet qu'on reconnaisse qu'Imad était "mort pour la France". Le titre a été refusé parce qu'on ne le décerne qu'en temps de guerre. L'État a décoré Imad de la Légion d'honneur à titre posthume, et a finalement considéré qu'Imad était "mort pour la Nation", une mention inédite, spécialement créée pour une situation exceptionnelle. Mais je persiste : mon fils est mort pour la France parce qu'il était militaire.

*"Le père, c'est l'autorité, le respect.
c'est elle qui doit guider ses enfants"*

Mais la mère, c'est le pilier,

Comment l'idée de l'association Imad pour la jeunesse et la paix vous est-elle venue ?

Très vite après la mort d'Imad et avant que je ne me rende dans le quartier où avait vécu Mohamed Merah, nous avions déjà décidé de créer une association à la mémoire d'Imad, pour qu'il ne soit pas oublié. Mais je ne savais pas de quelle manière elle fonctionnerait. Je me suis dit que je devais tendre la main aux jeunes que j'avais rencontrés et qui étaient à l'origine de ma souffrance. Ils m'avaient ouvert les yeux. Je voulais tout faire pour évi-

ter d'autres "Mohamed Merah", pour épargner la souffrance à d'autres mères.

Depuis lors, vous ne cessez de parcourir les routes de France et d'ailleurs. Qui rencontrez-vous ? Quel est votre message ?

Je vais dans les écoles, dans les universités, dans les foyers pour jeunes, dans les maisons d'arrêt. Je les avertis. Je leur propose de travailler sur les valeurs, le respect. J'insiste beaucoup sur l'éducation. Les responsabilités

sont diverses. Il y a celle, bien sûr, des parents. Mais aussi de l'État. Cela fait six ans que je vais sur le terrain et je vois beaucoup de choses qui me choquent. Je vois des femmes qui sont en France depuis 30 ou 40 ans et qui ne parlent toujours pas le français. Quelles valeurs vont-elles transmettre à leurs enfants? Dans certaines villes, dans certains quartiers, on a organisé des ghettos, des cités fermées. Comment voulez-vous que les jeunes connaissent d'autres jeunes que ceux de leur quartier? Quand on reste entre soi, qu'apprend-on? À faire le couscous? Il faut organiser la mixité.

Tout le monde doit faire des efforts: l'État mais aussi les jeunes...

Bien sûr. Mais il faut que l'État leur tende la main. Moi, j'ai eu cette chance de ne pas habiter dans ce genre de cités-ghettos. Je vivais dans un petit immeuble de quatre étages où vivaient des Portugais, des Français, des Espagnols. La mixité était réelle, positive. On n'avait aucune difficulté à s'intégrer, on pouvait apprendre les valeurs. Si on vous maintient à l'écart, vous n'apprendrez rien du vivre ensemble français, du système. Vous restez là toute l'année et, l'été, pendant un mois, vous rentrez au village dans votre pays d'origine.

Comment votre message est-il perçu?

Je pense que j'ai empêché pas mal de jeunes de partir en Syrie. J'essaye de les réveiller, de susciter en eux la volonté de réussir. On leur a laissé le vide. Alors ils le remplissent avec des

dérives, avec la haine, les échecs. Il faut aussi de l'éducation, de l'accompagnement et de la présence. Il faut leur donner des modèles; sans cela, on s'en sort difficilement. C'est pour cela que je m'adresse aussi aux parents: les bases, elles s'apprennent à la maison. La première maîtresse, c'est la mère. Le père, c'est l'autorité, le respect. Mais la mère, c'est le pilier, c'est elle qui doit guider ses enfants.

Vous leur dites que ceux qui cherchent vraiment du travail peuvent en trouver...

Il faut se battre pour réussir. Dans une famille française, qui a des racines françaises, parfois, ce n'est pas facile. Dans des familles dont les origines viennent de l'autre côté de la Méditerranée, les enfants, même s'ils sont nés ici, gardent cette identité d'immigrés. Cette étiquette, nous la gardons toute notre vie. Je dis aux jeunes: soyez fiers de vos origines, acceptez-les, mais démarrez votre moteur. Si vous le voulez, vous pouvez. Évidemment, s'ils restent en disant: je suis fils d'immigrés, j'habite dans une cité, les autres sont racistes... Non, il y a des difficultés mais on peut s'en sortir.

Il y a encore des Mohamed Merah...

Il y en a encore eu, il y en aura encore tant que ce travail n'est pas réalisé. Parfois, je me demande s'il ne faudrait pas une école qui forme les parents: certains croient que l'éducation, c'est acheter des cadeaux, des vêtements de marque, une belle maison. L'enfant a besoin d'amour, de présence, de partage, d'écoute. Ce n'est pas facile d'être parent aujourd'hui.

“Quand vous prenez une claque, vous devez vous relever”

Vous sentez-vous soutenue par votre fils Imad dans ce que vous faites?

Imad est toujours avec moi. Toujours. Mon fils. Sans lui, je ne serais plus de ce monde. Je sens sa présence. Certains jours, je suis fatiguée, je pense à renoncer à un voyage, à une visite. Le lendemain je me lève, il me donne cette force. C'était lui: jamais fatigué. J'ai toujours dit à mes enfants: quand vous prenez une claque, vous devez vous relever. Une deuxième? On se relève. Jamais se baisser. Imad est mort debout. Il a refusé de se mettre à genoux. C'est la raison pour laquelle toutes mes conférences, je les prononce debout. Comme lui, comme Imad. Mon fils.

Il doit être fier de vous!

J'espère. La seule chose que je demande à Dieu, c'est qu'Imad repose en paix. Et que son monde soit meilleur qu'ici.

Quelle est la place de la religion dans votre vie?

Ma foi est personnelle. Elle m'accompagne. J'en ai besoin. Je crois en Dieu. Je fais ma prière. La religion, c'est privé. J'ai aussi une vie citoyenne normale.

Pensez-vous à la mort?

Tout le monde y pense. La mort est là, constante. Elle nous suit. Mais le plus tard possible.

Qu'y a-t-il après la mort?

Je crois qu'il y a une autre vie.

Qu'est-ce qui vous a construite?

J'ai été vaccinée par trois femmes qui ont souffert, qui ont galéré dans leur vie et qui sont toujours restées debout. Elles ne se sont jamais plaintes: ma grand-mère, ma

mère, ma tante. Quand on leur demandait comment elles allaient, elles répondaient toujours: très bien. Rien ne fatigue: travailler, c'est la santé.

Vous avez un agenda très chargé, trois ou quatre conférences par semaine en France, en Belgique, au Québec, au Maghreb. Et votre mari, dans tout cela?

Nous avons construit l'association ensemble. Il est à la

retraite. Il est assez timide et réservé. Il aime être seul. J'ai voulu arrêter pour être plus souvent avec lui. J'ai organisé un repas familial et j'ai posé la question: l'association demande beaucoup d'énergie, dois-je arrêter? Il a été le premier à réagir et m'a dit: "*Ce combat est celui de la famille, c'est toi qui le portes. Continue, tu n'as pas le droit d'arrêter.*"